

Les journées de juillet

Autor(en): **Sévery, M. William de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **36 (1928)**

Heft 1

PDF erstellt am: **08.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-28457>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES JOURNÉES DE JUILLET

Relation inédite des Journées insurrectionnelles de juillet 1830

par Edmond de FREUDENREICH

lieutenant de la garde royale sous Charles X.

Introduction et notes par M. William de Sévery.

Sans vouloir donner ici une généalogie ou une biographie de la famille bernoise de Freudenreich, dont une branche est établie au Pays de Vaud, dès le début du XIX^{me} siècle, il est cependant nécessaire de dire quelques mots de la parenté de cet Edmond, dont nous nous proposons de vous soumettre une relation inédite portant sur les journées dites *glorieuses* de juillet 1830, durant lesquelles, comme officier de la garde royale sous Charles X, il joua un rôle important.

Ainsi qu'on le verra, les vocations militaires au service étranger ont été fréquentes, à un moment donné, chez les membres de cette famille, et nombreux sont les Freudenreich qui jusqu'à nos jours s'y signalèrent.

La famille Freudenreich apparaît à Berne au cours du XVI^{me} siècle, où un Rigodio, alias de Joyeuse, ambassadeur du Roy de France, s'y maria avec Elisabeth Bär. Il échangea alors son nom patronymique contre celui de Freudenryk ou Freudenreich¹.

Un fils du précédent, appelé Pierre, comme son père, se rattachait à la religion protestante et fut bailli de Bonmont vers 1575.

¹ Voir *Almanach général suisse*, année 1910.

Sautant quelques générations, nous arrivons à Christophe-Frédéric (1748 - 1821) qui fut bailli de Thorberg et avoyer de Berne de 1802 à 1813, aïeul direct d'Edmond. A plusieurs reprises son gouvernement le chargea de missions importantes à l'étranger, notamment en Angleterre. Il y fut envoyé pour l'affaire des fonds bernois et reçut une médaille d'or valant de 800 à 900 francs, de ses mandants, en souvenir des services rendus à cette occasion ¹.

Comme député à la diète de Fribourg il ne dissimula pas le déplaisir que l'*Acte de Médiation* et les conséquences qu'on en attendait lui causaient ².

Il avait, en 1776, épousé Elisabeth Tscharner, qui fut mère de deux fils. L'aîné, Alexandre, nous arrêtera quelques instants eût égard à la carrière militaire mouvementée qu'il fournit et à ses nombreux états de services. Le deuxième, Frédéric, servit en Angleterre et à Naples où il était surnommé le « grand-juge ».

Alexandre, très jeune encore, participa aux combats malheureux livrés non loin de Berne par l'oligarchie bernoise contre les troupes françaises, en particulier à la journée du 5 mars 1798 ³. Dès lors, il voua à la France, aux Français et à Bonaparte des sentiments d'inimitié dont il ne se départit jamais.

Peu après ces événements, Alexandre de Freudenreich se rendit à Aubonne pour se familiariser avec la langue française, puis il passa en Autriche, où il entra dans le régiment suisse de Rovéréa à la solde de l'Angleterre.

¹ C'est probablement lui qui correspondait avec le futur doyen Bridel en 1790. Voir *Revue hist. vaud.*, 1925 : le « Témoignage d'un patricien ».

² Sauf dans les cercles avancés du canton de Vaud, le nom de Bonaparte était généralement détesté des conservateurs genevois et vaudois.

³ On sait que les Bernois y remportèrent la victoire, mais que la reddition de Berne anéantit ce succès.

Grièvement blessé à la bataille de Möskirch (1800), il dut séjourner longtemps aux bains de Baden, près de Vienne, toutefois en automne de la même année il devient adjudant du colonel anglais Hope¹, avec lequel il fit, dans le corps d'armée du général Klenau, la campagne d'hiver en Franconie, qui aboutit à la défaite des Autrichiens, commandés par l'archiduc Jean, contre les Français conduits par Moreau. Freudenreich retourna alors à Vienne avec son chef et, comme le régiment Rovéréa, fut licencié à la conclusion de la paix ; il passa, avec son grade de lieutenant, au régiment anglais Stuart, et se rendit avec lui pour guerroyer en Egypte, pays où il demeura jusqu'au 24 décembre 1801, date à laquelle il s'embarqua avec un corps pour Portsmouth. Placé à la demi solde après la paix d'Amiens² il rejoignit à Londres, son père, qui s'y trouvait alors, chargé d'une mission diplomatique par l'ancien gouvernement bernois. Tous deux revinrent ensemble en Suisse, où Alexandre retrouva sa mère.

Durant l'automne suivant il prit une part active aux complots tramés contre la constitution helvétique, imposée à la Suisse par l'empereur.

Le 24 novembre 1803 eut lieu son mariage avec Amélie de Mestral-d'Aruffens et il passa avec sa jeune épouse quelques années au canton de Vaud³.

En 1806, en qualité de capitaine des carabiniers (Scharfschütz) et d'adjudant du colonel d'état-major de Watteville,

¹ Chose curieuse, quelques années plus tard le général Hope, le comte Golowkin, MM. de Freudenreich, Themminck et autres invités, se trouvaient assis à la table des princes de Brunswick, qui, comme on sait, séjournèrent à Villamont (Lausanne) de 1820 à 1822.

² Entre la France, la Hollande et l'Espagne d'une part et l'Angleterre de l'autre (1802).

³ Ce fut elle qui fit passer à la famille de Freudenreich le beau domaine de Monnaz qui provenait de sa mère M^{me} de Mestral, née Golowkin.

Alexandre Freudenreich prit part à l'occupation de la frontière suisse.

En 1812, devenu lui-même lieutenant-colonel d'état-major, il était de nouveau de garde aux frontières suisses.

Lorsqu'en 1813 l'armée des alliés pénétra en Suisse, action militaire à laquelle la diète ne voulut pas associer l'armée suisse, Freudenreich, pourvu d'un congé régulier, se hâta de rejoindre les alliés et fut enrôlé, en 1814, à titre d'adjutant du général lord Burghes¹, qui était lui-même attaché au quartier-général du prince Schwarzenberg. Revêtu de ces fonctions, Freudenreich assista aux batailles de Brienne, Montereau, Bar s/Aube, Fère-Champenoise et Paris, ainsi qu'à l'entrée des monarques alliés dans cette capitale, jour qu'il estima être le plus beau de sa vie².

Plus tard il fit comme adjutant du général Bachmann, commandant de l'armée suisse, la campagne de 1815.

De 1815 à 1822, Freudenreich séjourna soit à Vuillerens, soit à Monnaz, d'où il se rend souvent à Berne pour assister aux assemblées du Grand Conseil, dont il fait partie.

En 1818 il fut un des quatre députés de ce corps qui furent envoyés à Delémont, à cause de l'attribution récente, faite à Berne³, de l'Evêché de Bâle. En 1822 il est mis à

¹ Lord Burghes, plus tard Westmoreland, avait épousé Priscille Wellesley, célèbre par son esprit et sa beauté. Elle prit part à la campagne de 1814, avec l'armée du général prince Schwarzenberg.

² Alexandre de Freudenreich reçut des gouvernements qu'il servit plusieurs distinctions honorifiques.

L'Angleterre lui octroya une médaille d'argent et le gouvernement ottoman l'ordre du « Croissant ».

Enfin, en 1820, l'Autriche le décorait de l'ordre de « Léopold ».

³ L'évêché de Bâle, remarque W.-Fréd. de Mülinen, fut attribué aux Bernois à titre d'indemnité par le Congrès de Vienne. Ceux-ci n'avaient précédemment pas voulu de cette contrée avec laquelle ils n'avaient rien de commun, ni la race, ni la religion, ni la langue. Berne dut accepter la « Déclaration et Transaction de Vienne » du 20 mars 1815, qui partageait la Suisse en 22 cantons et lui garantissait sa neutralité. (*Histoire de Berne 1901*, p. 209.)

la tête d'un district bernois à titre de préfet (Oberamtmann) et resta en fonctions jusqu'en 1829 ; cette année-là il se rendit en Allemagne, où il se trouvait en 1830, au moment de la révolution de juillet en France. Il espérait, dans son besoin de batailler, qu'une guerre en résulterait et attendit vainement, à Neuwied, la suite des événements.

Sa mère mourut en 1830 et son excellente épouse l'année suivante ¹, ce qui fut cause qu'Alexandre Freudenreich quitta alors cette Suisse qu'il jugeait devoir marcher à sa perte, déchirée qu'elle était alors par les factions. De Neuwied il fit de fréquents voyages en Hollande, en Prusse, en Angleterre et ailleurs encore. C'est cependant à Thoune qu'il termina sa vie agitée, en 1843 ².

Edmond de Freudenreich (1807 - 1876), dont nous nous proposons de vous soumettre le *Journal*, était, nous l'avons dit, un des trois fils du lieutenant-colonel Alexandre de Freudenreich, allié de Mestral-d'Aruffens dont nous venons de parler.

Il passa plusieurs années de sa jeunesse dans le célèbre institut Fellenberg, à Hofwyl, suivit des cours à l'Académie de Genève, puis s'engagea, à 19 ans (1826), dans la garde royale de Charles X, où il aurait sans doute fait une brillante carrière, sans les événements politiques de 1830 ³.

Le récit qui va suivre paraît avoir été rédigé par son auteur pour fixer ses souvenirs et sans aucune arrière-pensée de publicité.

¹ Elle mourut à Freudheim, le 1^{er} octobre 1831, entourée de ses trois fils et de sa mère, M^{me} d'Aruffens, née Golowkin.

² On a de lui un certain nombre de lettres écrites pendant ses campagnes et qui peuvent être lues avec intérêt.

³ Edmond de Freudenreich appartenait au 7^{me} régiment (1^{er} suisse), commandé par le colonel de Salis (anciennement celui du colonel Frédéric d'Hogguer).

27 juillet. Je suis relevé par Rink, Boccard monte (la) garde au Louvre, d'Auchamp¹ étant malade. Paris est dans la consternation et la plus grande fermentation. Nous sommes consignés à la maison. Un fort piquet est commandé et l'on distribue des cartouches. Une révolte est inévitable, mais tout le monde est persuadé que ce sera bientôt fini et que l'on mettra cette populace à la raison... Nous marchâmes les armes chargées par le boulevard des Invalides à la place Louis XV (Concorde). Nous croy(i)ons que nous allions à St Cloud, le bruit courant que les Parisiens devaient l'attaquer, mais nous restâmes sur la Place, contre le fossé du jardin. Il passa plusieurs régiments français, infanterie et cavalerie, qui stationnèrent puis repartirent. Nous restâmes avec les pièces d'artillerie, il en était venu huit de Vincennes. Un bataillon français gardait le Pont Louis XV. La chaleur était accablante. On forma les faisceaux. Il passait peu de monde sur la place, point d'équipages. Vers 7 heures nous entendîmes le 1^{er} coup de fusil dans l'intérieur de la ville.

On devint plus tranquille, un morne silence régnait, tout le monde écoutait. Peu à peu la fusillade devint plus vive et se rapprocha ; les attroupements criaient « Vive la charte » et se dirigeaient par la rue St Honoré sur les Tuileries ; là les gendarmes chargèrent, mais inutilement ; le peuple fit des barricades dans la rue du Duc de Bordeaux et résista. Les lanciers parvinrent enfin à les débusquer, mais il y eut plusieurs hommes tués et blessés. Toutes les boutiques furent fermées. Les postes du Palais Royal furent assaillis et tirèrent ainsi qu'au Louvre. Le poste de gendarmerie de la place de la Bourse fut pris et brûlé, nous crûmes que

¹ Officier soleurois, dont la destinée ultérieure ne nous est pas connue.

c'était un fort incendie. L'hôtel Polignac¹ fut attaqué, mais on repoussa le peuple qui était conduit par des gens assez bien mis. Partout on fait des barricades et on coupe déjà ce soir beaucoup d'arbres sur les boulevards. Le général Steiger et d'Auchamp allaient aux renseignements et nous disaient ce qui se passait. Les soldats étaient fort en train et ne demandaient pas mieux que de marcher. Peu à peu la fatigue prit le dessus, on se coucha sur l'herbe après avoir épuisé les conjectures et (on) commença à dormir. Le silence interrompu par des coups isolés et quelquefois par des feux de pelotons était imposant, le temps était magnifique. Cependant la faim se faisait sentir, personne n'avait mangé et je fus fort heureux que Latour me donna quelque chose qu'on lui avait apporté. A minuit nous reçûmes l'ordre de partir, ce qui se fit en silence. Les Français rentrèrent aussi. Ils avaient arrêté au pont un homme qui avait presque assommé un officier d'un coup de marteau. L'on nous dit que le Roi était fort tranquille à St Cloud et jouait, nous en fûmes passablement indignés ! Longtemps je restai à la fenêtre, on n'entendait plus rien, Paris était calme et silencieux, seulement, de loin en loin, on entendait le bruit de quelque voiture ou pièce d'artillerie.

Aucun journal n'avait osé paraître aujourd'hui à cause de la révocation de la liberté de la presse ; cependant *le National*, *le Figaro* et autres journaux parurent clandestinement et furent distribués dans la rue. Ils étaient remplis d'invectives contre le Roi et faisaient appel au peuple pour

¹ Le prince Jules de Polignac (1780 - 1847), l'impopulaire ministre de Charles X, signa en 1829, comme président du Conseil, les funestes *Ordonnances*, qui amenèrent la chute du monarque et de la branche aînée des Bourbons. Au demeurant c'était un homme fort honorable, dont la conduite est due à des préjugés de naissance et d'éducation et à un dévouement absolu à la cause de Charles X. Condamné à la prison perpétuelle après la révolution de juillet, il fut détenu au fort de Ham, mais amnistié en 1836.

se soulever contre le roi-parjure comme ils l'appelaient. Le maréchal Marmont reçut le commandement de Paris avec les pouvoirs les plus étendus ¹.

Mercredi 28 juillet. Je me lève comme d'habitude. Au moment où j'étais à déjeuner, Flück, mon sergent, vient à la hâte me dire que l'on rappelle, que tout Paris est en insurrection. Je m'habille à la hâte, prends vingt (livres ?) sur moi, ma pipe et mon tabac, prévoyant que nous ne rentrerions pas de bonne heure. Je trouve le régiment rassemblé et prêt à marcher. Les bruits les plus sinistres circulaient déjà.

Partout on abattait les emblèmes royaux et (on) arborait la cocarde tricolore. Cependant les soldats étaient contents, espérant enfin pouvoir donner. Je pris le commandement de la 3^{me} compagnie Latour. Salis était commandé au Palais Royal avec Luxinger, où ils sont réunis à un bataillon français. Aucune garde ne peut être relevée. Burman cependant monte à St Cloud, où il relève Saunteron ², Rothpletz est commandé de piquet au quartier de la caserne Babylone, dont le major Dufay obtient le commandement avec 120 hommes et 40 recrues arrivées hier.

¹ Le capitaine-lieut. au 2^{me} régiment suisse de l'ex-garde royale, Elisée Coutau, a, lui aussi, fait imprimer un *Rapport sur les événements de Paris* pendant la dernière semaine de juillet 1830 (Genève, J. Barbey & Cie, 1830). Il le termine par ces paroles cinglantes à l'adresse du général Marmont : « Mais il y a dans les moments décisifs quelque chose de solennel qui inspire à l'homme la conduite qu'il doit tenir, on ne raisonne point alors, on sent ; et qu'il me soit permis de le dire, guidés par ce sentiment, nous avons accompli ce qu'il nous restait à accomplir et notre sang qui a rougi les rues de Paris, ne s'est pas perdu en vain... Dans la postérité il se trouvera des hommes qui le pèseront à une juste balance, et qui, rejetant tout esprit de parti, lui accorderont des larmes et des regrets.

Nous avons obéi aux ordres du maréchal Marmont, parce qu'il y allait de notre honneur de nous y soumettre ; si l'effusion du sang a été plus grande qu'il ne le fallait ; si des milliers de braves ont succombé, c'est au duc de Raguse qu'il faut en demander raison ; c'est lui seul que le remords doit atteindre !

² Un Thurgovien.

Enfin, nous partons à 8 heures, les soldats sans avoir mangé la soupe, beaucoup de sacs vides ; les officiers n'avaient absolument rien. Il faisait un temps magnifique. Nous nous placâmes en colonne sur la place Louis XV, où deux régiments français vinrent nous joindre avec une batterie. Déjà l'on entendait des feux de pelotons, très vifs. Nous fûmes rejoints par plusieurs hommes qui étaient hier au poste de la Bibliothèque, où ils avaient été assaillis, en partie désarmés et où 2 furent tués ; 5 à 6 purent se cacher dans une chambre et se sauvèrent avec des habits bourgeois. La Place était déserte comme hier. Au bout de quelque temps nous fûmes placés dans les Champs-Élysées. Là nous eûmes le temps de prendre de la bière et au moins nous étions à l'ombre. On était fort gai et n'appréhendait rien, malgré les bruits qui prenaient plus de consistance.

Le 3^{me} bataillon venant de Rueil nous rejoint et à 11 heures nous reçûmes l'ordre de prendre position sur la Place du Carrousel que nous trouvâmes remplie par 3 régiments, de la cavalerie et de l'artillerie, Il y avait des cuirassiers, grenadiers à cheval et des lanciers. Là nous apprîmes que le 50^{me} de ligne avait refusé de se battre, beaucoup de petits postes étaient déjà pris, le grand magasin rue Cherche-Midi et la poudrière de même. Cela ne nous fit point plaisir. La chaleur était accablante sur cette place et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous obtînmes du vin pour les soldats, auxquels cependant l'idée du danger donnait du courage pour supporter cette chaleur brûlante.

Peu à peu les régiments français et la cavalerie se dirigèrent sur différents points. Nous savions de suite par les feux de pelotons extrêmement nourris quand ils arrivaient au lieu de leur destination. Les feux devenaient de moment en moment plus vifs et plus terribles. Enfin nous entendîmes les premiers coups de canon qui étaient toujours suivis d'un

profond silence. Des attaques nombreuses avaient lieu tout près de nous sur la Place royale, où étaient un bataillon français et Salis. En voyant successivement s'engager toutes les troupes sans apparence de succès nous vîmes que la résistance avait été vigoureuse.

Le 3^{me} bataillon reçut vers 1 h. l'ordre de marcher et fut suivi, peu de temps après, par le 2^{me} ; nous restâmes seuls, furieux d'être ainsi séparés ; de nombreuses arrestations avaient lieu, plusieurs individus et gardes nationaux (*sic*) furent amenés au Quartier général sur la place du Carrousel. Au lieu de les fusiller de suite on ne leur fit rien. Bientôt arrivèrent aussi des blessés, dont plusieurs officiers de lanciers qui furent transportés au Gros Caillou. Le feu augmentait par moments d'une manière effrayante, le canon tonnait sans cesse et cependant l'on n'avancait pas.

Nous étions fort inquiets de nos camarades, le feu étant épouvantable là où ils devaient être. Tout autour des Tuileries on élevait déjà des barricades, (et) on dépavait les rues. On ne savait que penser, déjà nous prévoyions que cela irait mal. On n'avait ni vivres, ni munitions et ce qui nous étonnait fût que personne ne se joignait à nous. Pas un bourgeois ne vint offrir ses services. Le général était toujours avec nous, ne recevant aucunes nouvelles de nos bataillons, aussi en étions-nous un peu inquiets ; le feu était trop nourri pour qu'ils ne perdissent pas beaucoup de monde ! Enfin arrive le domestique du colonel Luternau, dont il a perdu le cheval. Ce domestique nous cause une grande alarme en nous disant qu'au 1^{er} coup de feu le bataillon s'était débandé et que les officiers, ainsi que le colonel de Maillardoz, qui est avec eux, avaient eu toutes les peines du monde à le rallier. Nous étions furieux de voir notre régiment ainsi compromis et nous restâmes dans cette perplexité pendant une heure.

Enfin le colonel Maillardoz arriva abîmé de fatigue et de

besoin. La première nouvelle qu'il nous donna fut la mort du command^t Frenkel et celle de Gartmann¹, adjudant. Une cinquantaine d'hommes furent tués là, Frenkel d'un pavé tombé sur sa tête dans la rue Montorgueil². Il fut impossible de l'enterrer et il resta là jusqu'au lendemain, complètement dépouillé. Le bataillon était entré par la rue de la Monnaie et reçut un feu violent partant de toutes les fenêtres et qu'ils furent obligés d'essuyer pendant la tournée qu'ils firent par la rue Montorgueil et S^t Denis d'où ils revinrent à la place de Grève. Toutes les rues étaient barricadées et il fallut les enlever à la bayonnette ; heureusement qu'elles étaient mal défendues, les Parisiens trouvant qu'il était moins dangereux de tirer depuis les fenêtres, quitte ensuite à faire les fanfarons ! Tout ce qui tombait sous leurs mains leur servait d'armes, ainsi l'on vit jeter des commodes, des buffets, des pots, etc., par les fenêtres. L'on peut cependant avouer que beaucoup montrèrent du courage et de la témérité. L'on vit des enfants s'armer et se battre. Les élèves de l'École Polytechnique se montrèrent dès la matinée à la tête de tous les rassemblements.

Le 2^d bataillon, pendant ce temps, restait sur la Place de Grève exposé au feu qui partait de toutes les maisons et qui leur fit assez de mal.

(*A suivre.*)

¹ Du canton des Grisons.

² Le capitaine-lieutenant Elisée Coutau, de Genève, dans son Rapport, déjà cité, sur les événements de Paris pendant la dernière semaine de juillet 1830, parle du capitaine Freuler, de Glaris, tué dans la rue Montorgueil, par un pavé reçu sur la tête ; on peut donc supposer que Frenkel et Freuler ne sont qu'un seul et même personnage. Coutau fut attaché à la défense de la caserne de Babylone et s'y maintint avec 140 hommes jusqu'au moment où le bâtiment fut incendié par les insurgés. Ce qu'il restait de la petite garnison gagna l'École militaire sous un feu meurtrier.

Elisée Coutau était le père du colonel Sigismond Coutau, bien connu à Lausanne il y a quelques années.



Vitrail aux armes de la ville de Nyon.

(Commencement du XVI^me siècle.)